

En Christ, l'éclatante manifestation du salut

La « puissance » de Jésus sur la croix

« Assurément, cet homme était vraiment Fils de Dieu. » Mc 15.39

Marc, comme Mathieu, mais différemment, parle de multiples manières du salut en Jésus. Je me limiterai premièrement à sa victoire sur la cécité des hommes, puis à ce qu'il enseigne par ses actes, spécialement par celui de chasser les démons, enfin, et plus en détail, à sa parole sur le don de sa vie en rançon pour une multitude.

* *
*

Dès le début, le lecteur de Marc connaît un secret : Jésus est le Fils de Dieu. Mais tous, à commencer par ses disciples, malgré son enseignement en actions (1.22-27), sont lents à croire et à comprendre. Seuls les démons, surnaturellement clairvoyants, clament sa messianité (5.7). Vers la fin de l'évangile, la façon dont le Christ meurt, arrache à un centurion, la première confession humaine de sa divinité (15.39). Le fait est lourd de sens : dans sa plus grande faiblesse, Jésus annonce avec une grande *puissance* la révélation suprême de Dieu. **Principe n° 51 : La mort du Christ sur la croix est l'événement central, fondamental, essentiel, révélateur du projet aimant de Dieu en vue du salut de l'homme.**

*

Mais les hommes ne comprennent pas. Leur cœur et sa folie (7.22) ont besoin d'être transformés. L'Esprit¹ seul pourra opérer le changement de mentalité qu'implique la foi en Jésus. Les pensées des hommes², dans la Bible comme dans toutes les sociétés, ont construit des religions qui s'opposent constamment à Dieu, parce qu'elles ne sont pas selon ses pensées. Croyons-nous que les mentalités humaines risquent de se méprendre sur le message du Christ ? Croyons-nous que

cela peut aussi nous menacer et que nous devrions parfois nous remettre en question jusque dans nos conceptions les mieux établies ? La Révélation, surtout celle provenant de Jésus et le concernant, bouscule ces conceptions, ces pratiques et s'efforce de susciter la foi. C'est le combat continu des prophètes, puis du Christ, contre toutes les formes d'incrédulité. Car dans l'épisode de la femme grecque (7.24s), ou dans celui du père, « je crois, viens au secours... » (9.24), à la foi vraie, humble, confiante, répond le salut. À cet instant, par la médiation du Christ, la relation entre l'homme et Dieu, détruite par le péché, est rétablie. Deux indices forts disent ce salut : l'enfant, comme mort, s'éveille, se tient debout³ et les esprits impurs sont chassés.

*

J'ai déjà parlé, avec Matthieu, de la guérison comme signe de salut. Marc insiste sur un autre type de miracle : le premier qu'il raconte (1.23) est celui du *Saint* de Dieu chassant un esprit *impur*. L'exorcisme est un message de salut plus radical encore que la guérison⁴ ; celle-ci, en restaurant la santé, fait échec aux conséquences du péché, mais, fondamentalement, ne change rien au mal. L'expulsion des démons, au contraire, signifie que la cause du mal est démasquée et battue sur son propre terrain. Le texte de Lc 10.18 le confirme : aux disciples revenant de mission qui disent au maître « les démons mêmes nous sont soumis », Jésus répond « Je voyais le Satan tomber du ciel ». Jésus avait déjà montré son pouvoir de guérir, de sauver, de pardonner. Ici, il démontre qu'il est celui qui s'attaque à la racine même du mal, qui accomplit l'antique prophétie du combat contre le serpent (Gn 3.15). **P. n° 52 : En chassant les démons, Jésus prouve un salut**

³ S'éveiller (se lever), se tenir debout, signifient aussi ressusciter, cf. 14.28 pour le 1^{er}, 9.31 pour le 2nd.

⁴ Cf. Ph. AUGENDRE, *De la peur... à la paix et la joie, essai sur la possession démoniaque et la vie chrétienne*, Dammarie-lès-Lys, Vie & Santé, 2008.

¹ Mc 1.8 ; 3.29 ; 12.36 ; 13.11.

² Es 55.8,9 : « Mes pensées ne sont pas vos pensées » implicitement repris en Mc 2.8 ; 7.8,9,21 ; 8.33.

plus profond encore que la réhabilitation de l'homme souffrant et pécheur ; ce salut a une portée cosmique, étant la radicale condamnation des puissances du mal et l'anticipation de la victoire définitive.

* *
*

Tentons maintenant l'explication d'une parole difficile, une des principales prononcées par Jésus sur le sens de son ministère : Mc 10.45 (et Mt 20.28).

1. L'explication classique, couramment enseignée depuis Anselme de Cantorbéry (XI^e s.), reprise et durcie par les Réformateurs, est celle de l'expiation substitutive⁵. Selon celle-ci, la colère de Dieu et sa loi exigent une satisfaction, le châtement des coupables. Pour éviter leur perte, Jésus va accepter de racheter l'humanité en payant une rançon de très grande valeur, compte tenu de la gravité de l'offense et de la majesté de l'offensé, Dieu. Pour le salut, *il fallait* donc, au sens de nécessité juridique⁶, que le Fils de Dieu expie le péché et subisse la sanction de l'homme en mourant à sa place. Cette position, résumée aussi honnêtement que possible, je l'ai partagée. Parce que, à l'époque, elle allait de soi et qu'une remise en question de cette idée ne se posait même pas. Dans mon ignorance, je croyais cette explication la seule plausible. Elle est d'ailleurs toujours présentée comme telle dans de nombreuses publications de l'Église adventiste. C'est la position *dogmatiquement correcte* que semble soutenir Mc 10.45⁷. Dès lors, pourquoi aller plus loin ?

2. Comprendons bien le but de cette prédication et de la série dont elle fait partie. Il n'est pas question de critiquer pour critiquer, ou de défen-

dre un point de vue a priori. J'ai passé l'âge de ce genre d'exercice sur fond d'orgueil spirituel. Il s'agit, dans la foi, la prière, l'étude, humblement, avec sérieux, sans préjugés, de tendre vers l'expression la plus exacte possible de l'Évangile. Il ne s'agit pas de salut, car on n'est pas sauvé par une théorie, mais de cohérence dans la vérité, de *saine doctrine*, d'honnêteté intellectuelle et de témoignage, spécialement auprès des gens de bon sens révoltés par cet enseignement.

3. Pourquoi remettre en question l'explication traditionnelle de ce verset ?

... le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie (son âme) en rançon pour une multitude. Mc 10.45

Pour les mêmes raisons qui ont poussé nos pionniers à refuser la lecture traditionnelle de déclarations bibliques comme celles sur *le*

tourment aux siècles des siècles et sur *le châtement éternel*. Cette interprétation au premier degré doit être repoussée comme immorale et non conforme avec ce que la Bible dit par ailleurs de la nature mortelle de l'homme. N'en serait-il pas de même ici ? Rappelons que dans les précédentes études sur le salut et les 52 principes énoncés, avec autant de rigueur que possible, nous n'avons trouvé aucun argument allant dans ce sens. Au contraire. Au nom de la Bible, pour des raisons de cohérence théologique, d'éthique et de sérieux historique, il est donc sage d'être très réservé sur cette explication moyenâgeuse et occidentale⁸. Mais, pour la première fois, nous sommes confrontés à un texte qui semble la soutenir. Cela implique que ceux, dont je suis, qui la contestent, opposent à cette thèse des critiques fondées. Et surtout qu'ils donnent de cette parole, une interprétation convaincante, sérieusement ancrée dans la Bible. La quête de la vérité, la découverte sans arrogance des *pensées de Dieu*, seront à ce prix. Revenons donc au *logion* sur la rançon.

*

Comment comprendre cette affirmation ?

1. Commençons par l'indispensable étude du contexte, généralement passé sous silence par les partisans de l'interprétation traditionnelle.

⁵ Je reviendrai évidemment sur ce sujet lorsque nous aborderons l'étude du salut dans les épîtres.

⁶ Nous avons vu la fois dernière que l'étude du *il fallait* n'autorise pas cette interprétation.

⁷ Avec le danger, difficile à discerner de l'intérieur, d'une interprétation fautive, en boucle : « les textes d'Écriture cités à l'appui de ces théories n'apportent cette preuve qu'après avoir été eux-mêmes interprétés à partir de ces théories. » F.X. DURRWELL, *La mort du Fils*, Paris, Cerf, 2006 p. 17. L'auteur, prêtre rédemptoriste et professeur de théologie, a consacré à ce thème une grande partie de sa vie.

⁸ « Certains [...] particulièrement dans les Églises orthodoxes de tradition byzantine reprochent aux occidentaux d'avoir fait subir aux données du Nouveau Testament sur le salut par la Croix une interprétation juridique aberrante qui altère le contenu de la foi en la Rédemption. » P. TERNANT, *Le Christ est mort pour tous*, Paris, Cerf, 1993, p. 9.

Jésus fait-il un exposé sur sa mort ou sur le sens de celle-ci ? Non, dans les versets 35 à 45 le mot *mort* n'est pas même explicitement dit. Jésus réagit avec vigueur à la demande insensée de Jacques et Jean soucieux de partager la gloire du maître. Pourtant il vient juste de dire que le Royaume est pour les enfants et, avec l'épisode du jeune homme riche, qu'il n'est pas pour les puissants, les avides de pouvoir. Tout le passage parle de l'esprit de service, notion répétée 4 fois, du sens de la mission de Jésus et de la non-puissance. Mais le message a du mal à passer. Nous sommes bien dans la continuité des deux premiers points évoqués au début, sur la lutte contre l'incrédulité latente de l'homme et l'indispensable renversement des mentalités humaines pour comprendre l'œuvre de Jésus. Sa mort, surtout sa mort, ne fera pas exception. Annoncée ici par les métaphores du baptême et de la coupe, elle sera dans le prolongement de sa vie, celle de l'extrême faiblesse, du dépouillement, de la croix, de l'amour et de la libre et parfaite obéissance. L'interprétation traditionnelle du v.45 par la mort substitutive ne cadre donc pas avec le contexte. Ajoutons que ce baptême du Christ ne dispensera pas Jacques et Jean de boire leur propre coupe. Et le chrétien non plus (Rm 6.5).

... assimilés à lui par une mort semblable à la sienne nous le serons aussi par une résurrection semblable.

Rm 6.5

2. Mais surtout, l'explication classique correspond à un schéma fondé sur des rapports de force. Cette conception est née dans le monde romain et barbare, empruntant au droit germain l'idée de la nécessaire immensité de la sanction, ou de la rançon, compte tenu de la majesté infinie de l'offensé, Dieu lui-même. C'est un malheureux contresens sur l'ensemble du texte. Ainsi, s'est développée dans la chrétienté une théologie de la puissance. L'affaire était en marche depuis Constantin⁹. Le tour de force, c'est le cas de le dire, fut d'introduire cette pensée humaine de la puissance au cœur même de la théorie du salut. En mettant dans un plateau de la balance l'offense à Dieu, sa colère et, dans l'autre plateau, la mort de Jésus pour prix infini du salut, cette explication se situe, malgré les dénégations embarrassées des théologiens la soutenant, non dans l'esprit du service, du refus de puissance, mais dans celui d'une tractation où c'est le plus puissant qui remporte la victoire. De plus, cette démarche impose de *payer*

⁹ Cf. l'étude n°19 sur le Dieu puissamment faible.

pour *avoir* le salut. Que ce soit l'œuvre de l'homme Jésus (1Tm 2.6) ne change rien à l'esprit de la démarche ; celle-ci reste de l'ordre de l'échange comptable, typique du salut par les œuvres. Du pur paganisme. L'Évangile ne s'achète pas. Reçu par la foi, il n'est pas un *avoir* mais un *devenir*, une *transformation* en Christ ; il ne consiste pas à éviter la mort en se défaussant sur celle de Jésus, mais à l'assumer en acceptant d'être un avec lui dans sa mort et sa résurrection. C'est bien la dynamique du baptême dont parlera Paul (Rm 6.5).

3. Après le contexte, abordons le texte qui mentionne effectivement la notion de rançon (reprise par Irénée, fin 2^e s.). Est-ce suffisant pour fonder l'explication traditionnelle ? Oui, superficiellement ! Mais dès qu'on approfondit un peu le sujet, rien n'est moins sûr. Le mot grec *lutron*¹⁰, provient du verbe grec *luô* (supprimer, délier, délivrer) qui a fourni plusieurs mots signifiant délivrer/délivrance (*lutroô*, Lc 24.21 ; *lutrôsis*, Lc 2.38 ; *apolutrôsis*, Lc 21.28 ; Hé 11.35) sans nécessairement l'idée de rançon. À plus forte raison de sacrifice expiatoire puisque « le langage sacrificiel manque en Marc 10¹¹ ». Ceci n'est pas une affirmation à la légère : depuis plusieurs décennies, beaucoup de travaux de théologiens contestent fortement l'explication classique. En voici trois exemples.

La première citation vient de la plume d'un spécialiste de l'histoire des dogmes (Paris) dans un ouvrage de référence : « donner sa vie en rançon (lutron) pour la multitude [...] Qu'est-ce à dire ? [...] il est venu "payer de sa personne", il n'a pas hésité à "y mettre le prix", cela lui a "coûté cher" ; son attitude de service est allée jusqu'à la mort, qui fut la "rançon" de sa générosité. Nous employons de telles formules en dehors de tout contexte de transaction commer-

¹⁰ Ce mot n'apparaît, dans le NT, que dans cette parole. Paul (1Tm 2.6) utilise un autre mot (*antilitron*). Contrairement à l'opinion commune, je pense que Paul dit, dans la complémentarité, autre chose que Mc 10.45. Le contexte, la visée pastorale et le texte sont différents. Tout le vocabulaire y est modifié, très sensiblement, et selon moi significativement, jusque dans la différence entre *multitude* chez Marc et *tous* chez Paul. Cela confirme, me semble-t-il, la validité de la proposition de mon hypothèse interprétative.

¹¹ E. COTHENET, « Le sacrifice dans les évangiles synoptiques », *Cahiers Evangile*, n° 118, p 26.

ciale [...] pour exprimer l'effort onéreux [...] pour obtenir quelque chose qui a beaucoup de prix à nos yeux. Par exemple, une ascèse alimentaire rigoureuse est la rançon des exploits du sportif [...] ce langage nous dit la générosité d'un amour qui ne s'arrête jamais [...] et, du même coup, le grand prix auquel le Christ tient ceux pour lesquels il donne sa vie. Parce que les hommes lui tiennent à cœur, il donne le prix le plus cher¹². » La seconde déclaration est d'un bibliste, sémioticien¹³, professeur d'exégèse (Montréal) : « Le terme apolutrôsis ajoute à l'idée de justification gratuite la conviction que Dieu a mis tout son cœur dans cette œuvre, Jésus sur la croix étant ce qu'il a de plus aimable. C'est ainsi qu'on doit comprendre l'aspect onéreux de l'action divine [...] Jésus "paie de sa vie" en posant un geste d'amour et de fidélité qui libère des entraves humaines...¹⁴ ». Enfin, un exégète (Louvain), spécialiste du NT. : « ... l'image (de la rançon) utilisée n'implique pas de soi un sens sacrificiel dans l'optique d'un sacrifice expiatoire...¹⁵ ».

Les études d'où proviennent ces extraits vont, selon moi, dans le bon sens. Cependant, par principe de précaution et souci d'exigence, je ne considérerai pas ces arguments comme suffisants. Pour deux raisons. Ce sont des avis certes autorisés mais humains ; rien ne remplace le poids d'affirmations bibliques. Et ils ne prennent pas en compte le sens, généralement substitutif, de la préposition *anti*¹⁶. D'où la nécessité de continuer l'enquête.

¹² B. SESBOÛÉ, *Jésus-Christ, l'unique médiateur* (t. 1), Paris, Desclée, 1988, p. 152.

¹³ Partie de la linguistique qui s'intéresse spécialement aux signes et à leur interprétation.

¹⁴ J.-Y. THÉRIAULT, « apolutrôsis, rachat » in *Nouveau Vocabulaire Biblique (NVB)*, P., Bayard, 2004.

¹⁵ C. FOCANT, *l'Évangile de Marc*, Paris, Cerf, 2004, p. 399.

¹⁶ Cf. BÜCHSEL F., « Lutron » in KITTEL, *Theological Dictionary of N.T.*, vol. IV, 1967, p. 342, 343. L'examen des 22 textes du NT où *anti* est employé donne à cette préposition le sens, sur fond général d'opposition, soit d'une substitution (à la place de, en échange de, contre, par ex. : Mt 2.22 ; 5.38 ; Lc 11.11 ; 1Co 11.15 ; Hé 12.16, etc.), soit d'une causalité (parce que, ex. : Lc 1.20 ; 12.3 ; Ac 12.23, etc.). Disons-le clairement il y a un double problème. Les partisans de la théorie classique insistent sur le sens substitutif de *anti* (je crois qu'ils ont raison), mais toute leur argumentation repose sur une parole

4. Intéressons-nous au mot *lutron*, unique dans le NT, au sens difficile à cerner. Heureusement la LXX l'emploie, sans toutefois utiliser *anti*¹⁷. Un emploi très intéressant est Es 45.13 (seul texte prophétique avec *lutron*). Extraordinaire ! De Cyrus, un messie, qui par son œuvre de libération préfigure le Christ, est affirmé qu'il libère sans rançons ! Cette déclaration biblique s'oppose à l'interprétation classique et confirme les

***C'est moi qui ai suscité
Cyrus ... Il libérera mes
captifs, sans rançons ni
présents, dit l'Éternel des
armées.
Es 45.13***

citations des théologiens précédemment mentionnés. Ce comportement, contraire aux habitudes, s'inscrit de plus dans un climat évangélique¹⁸. Un roi païen aurait-il un idéal supérieur à celui de

Dieu en Christ ? Inconcevable ! Comment concilier l'affirmation d'une libération sans rançons par Cyrus et d'une libération avec rançon par Jésus ? Bien difficile ! Il nous faut donc creuser davantage le sujet, en particulier revoir la conception classique du mot *lutron* et sa traduction par rançon, un mot piégé.

Or, *lutron* traduit plusieurs mots hébreux : *mehîr* (prix, Es 45.13), *pideyôn*¹⁹ ou *pedoûyim*, (de *pâ-dâh*, libérer), *gé'oullâh* (de *ga'al*, racheter) et enfin *kôfêr* (compensation, de *kafar*, expiation-

unique qui oublie le contexte. De plus, comme les autres textes, notamment pauliniens, sur la mort du Christ (*pour nous, pour nos péchés*), n'emploient jamais *anti* mais *huper* (en faveur de), ils veulent absolument voir en *huper*, le sens substitutif de *à la place de*, ce qui me semble insoutenable bibliquement. Je reviendrai ultérieurement sur l'indispensable comparaison entre ces deux prépositions. Mais, d'un autre côté, tous les auteurs que j'ai consultés, s'opposant à la thèse classique (je crois qu'ils ont raison), omettent de vraiment rendre compte de ce *anti*, ce qui me paraît dommageable. C'est en effet un texte d'autant plus important qu'il nous transmet une parole de Jésus. Un des difficiles enjeux de cette étude est de ne pas oublier cette préposition articulant la pensée et essayer de la prendre au sérieux.

¹⁷ 19 mentions, par ex. : Ex 21.30 ; 30.12 ; Lv 25.24, 26,51,52 ; Nb 3.12,46,48,49,51 ; Pr 6.35 ; Es 45.13. Notons qu'aucun texte n'utilise de préposition, sauf Nb 35.31 qui emploie *peri*, un des synonymes de *huper* dans le NT.

¹⁸ La bonne nouvelle dans Es 45 : le Dieu unique (v.5) ouvre les portes (v.1), donne des richesses cachées (v.3), agit avec amour et bienveillance (v.4), révèle la justice, le salut, la délivrance (v.8), accomplit une œuvre d'aplanissement, de reconstruction, de libération (v.13) et de droiture (v.18), etc.

¹⁹ 4 m., traduit 3 fois par *lutron* (rachat, Ex 21.30).

effacement²⁰). Plusieurs spécialistes²¹ rendent ce dernier terme par compensation, on pourrait aussi dire « prix de la délivrance²² ». À condition de comprendre cette compensation²³ dans le sens évangélique qui va être précisé, il me semble éclairer notre propos.

*

Pour répondre à cette question, reprenons la parole de Jésus. Il *donne sa vie* en compensation. Donner sa vie, certes, et bien que le mot *mort* ne soit pas prononcé, c'est mourir. Mais ce don précieux, qui implique la mort comme un accomplissement, comme un baptême, ne se limite pas à celle-ci. Cette mort n'a de valeur, de signification, que précédée par une vie parfaite d'amour, de *service*, d'obéissance et suivie de la résurrection. Donc, sans exclure la mort, lorsqu'on lit ce texte il faut penser premièrement à la *vie* du Christ, à une qualité d'existence, de relation. Cela se rapporte, à partir de l'événement daté de la mort de Jésus en croix, à une vue rétrospective sur ce qui la précède et la fonde. Donner sa vie, c'est d'abord vivre sa vie comme un don. Mais ce n'est pas tout. Si la mort du Christ a un passé (qui plonge dans l'éternité de Dieu) il faut aussi penser qu'elle a surtout un *à venir* : la résurrection et ses conséquences, en particulier l'engendrement d'une nouvelle humanité, sa régénération (1P 1.3). Que l'œuvre de Jésus soit exprimée par les

... Dieu... nous a régénérés ... par la résurrection de Jésus-Christ... 1P 1.3

images du grain (qui meurt et fructifie), de la tête (du corps), du chef (de l'Église), de l'époux (d'une fiancée), du premier-né ou des prémices (de ceux qui sont morts et ressuscités), toujours le salut en Christ se présente dans le cadre d'une nouvelle communauté humaine à façonner, pour répondre au plan d'amour de Dieu. En d'autres mots, cela veut dire que cette *compensation pour la multitude* que le Christ apporte, quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, ne peut être un acte isolé, isolé d'une part de l'ensemble de sa vie, isolé d'autre part du but concret de son service et des conséquences, savoir le salut de beaucoup. La libération d'Égypte en est une image prophétique vivante : le service est toujours service de quelqu'un, ou il n'est pas.

*

Mais *pour (anti)*, l'avant dernier mot de cette parole, nous l'avons vu, ajoute le sens d'une substitution, signification apparemment contraire au contexte sur le service. Comment harmoniser ces divers éléments de don, de vie, de compensation, de substitution, de multitude ?

1. Une hypothèse me semble avoir l'avantage de rendre compte de la parole de Jésus, tout en prenant au sérieux le contexte et les notions précédentes. Cette interprétation m'est fournie par l'image des deux Adam (1Co 15.20-45, voisine de celle des prémices). Adam et sa descendance ont été livrés au péché et à la mort. Jésus, dans un regard rétrospectif sur cette humanité perdue d'avoir plus recherché le pouvoir que son Dieu, exprime sa volonté de servir : il est venu sauver ce qui était perdu (Mt 18.11). Car Dieu ne veut pas que cette multitude meure. Sa volonté c'est qu'elle vive, ou mieux qu'elle revive, différemment. En compensation (*lutron*) de la multitude adamique perdue, humanité de pouvoir et de violence, et à *sa place (anti)*, Dieu suscite une humanité nouvelle, christique, d'amour, de service, que le dernier Adam est venu engendrer par le don sa vie (action, mort et résurrection). L'image de premier-né entraîne une notion similaire de multitude (Rm 8.29).

2. Evitons tout malentendu sur la notion de compensation et les mots imparfaits, trop dé-

²⁰ Respectivement 14 m. pour *gé'oullâh* (4 fois par *lutron*, droit de rachat, Lv 25.24,51, mais aussi par libération, libérateur ou parenté) et 17 m. pour *kôfêr* (13 fois par *lutron*, prix, rançon, Nb 35.31).

²¹ « La meilleure compréhension du texte de Marc est sans doute celle qui se développe en lien avec la pratique vétérotestamentaire du *kôfêr*, à condition de rester sensible au fait qu'il s'agit d'une métaphore à utiliser avec prudence. » C. FOCANT, *Op. cit.*, p. 402. A. SCHENKER revient à plusieurs reprises sur la notion de *compensation* dans : « Expiation » in *Dict. crit. de théologie*, PUF, 2007, et « Substitution du châtement ou prix de la paix ? Le don de la vie du fils de l'homme en Mc 10,45 à la lumière de l'Ancien Testament » in M. BENZERATH, et col., *La Pâque du Christ, Mystère de salut*, Cerf, 1982.

²² G. STÉVENY, *Le mystère de la croix*, 1999, p. 74.

²³ Du latin « *compensare*, contrebalancer [...] l'accent étant mis sur la façon d'obtenir l'équilibre en introduisant un effet opposé. » A. REY (Le Robert), *Dictionnaire historique de la langue française*.1992.

pendants des expériences humaines. On ne peut confondre une compensation de vie, celle que je vois en Mc 10.45, une compensation dynamique d'humanités, de multitudes, avec ce qui est dit habituellement dans la théorie classique, c'est-à-dire une compensation de mort, passive, pénale, portant sur des individus. Il ne s'agit pas de *compenser* la souffrance et la mort par une autre souffrance et une autre mort, qui en fait ne compensent rien et, au contraire, en rajoutent encore dans le registre de l'horreur et de l'injustice, celle d'un innocent.

3. Ainsi la compensation que je vois dans Marc n'a rien à voir avec un rapport de forces ou une opération commerciale. Ce n'est pas une substitution juridique et négative de mort mais une substitution dynamique, positive, de vie, une sorte d'engendrement ou de résurrection en Christ qui, à la place de la multitude, descendance biologique, charnelle, mortelle, propose une nouvelle descendance spirituelle, éternelle, d'élection et d'adoption. N'est-ce pas ce qu'annonçait Esaïe²⁴ et qu'enseigne Paul : (1Co 15.22). C'est aussi l'idée développée dans Rm 5.12-20 : « par la désobéissance d'un seul être humain, la multitude (même terme qu'en Mc 10.45) a été rendue pécheresse, de même, par l'obéissance d'un seul, la multitude sera rendue juste. » (v.19). Pour ce ministère, l'expression *Fils de Dieu*, chère à Marc, cède la place à celle de Fils de l'homme, c'est-à-dire à l'Homme par excellence, ancêtre spirituel d'une nouvelle lignée.

4. C'est la raison profonde de l'incarnation du Christ en serviteur (Ph 2.7). Il donne sa vie, en vivant sans péché jusqu'au don suprême de sa mort. Mais celle-ci ne pouvant le retenir, il ressuscite et apporte le salut. Cette humanité christique est évidemment ouverte à tous. Le croyant, victime du péché, fait, en quelque

²⁴ « Si tu fais de sa vie (*nèfesh*, âme) une réparation (*'âshâm*), il verra une descendance » (Es 53.10), cf. l'étude n° 41. Le vocabulaire est différent mais le sens très voisin : « *'âshâm* est caractéristique de la législation cultuelle [...] en l'absence d'une étymologie certaine [...] l'idée commune aux différents usages du terme paraît être celle d'obligation de réparer un tort, de restituer un objet, de restaurer un état. » J. L'HOUR, « *'âshâm*, coupable », *NVB*.

sorte, grâce à Jésus, un transfert d'humanité de la première vers la seconde, de la multitude des potentiellement *morts* vers celle des vrais *vivants*. Cela s'opère par la foi en Christ, c'est-à-dire en étant une même plante avec lui, (Rm 6.5) en mourant à soi-même, pour ressusciter avec lui. **P. n° 53 : Le Fils de l'homme est venu servir, et s'est donné par amour pour compenser la perte d'une multitude rebelle, en lui substituant de manière positive l'humanité vivante engendrée par lui, une humanité selon le cœur de Dieu, offerte à tous et acceptée par la foi.**

5. Dans cette hypothèse de lecture, chacun des mots de Mc 10.45 trouve son sens et sa force, sans pour autant cautionner la théorie juridique. Si l'interprétation que je propose est juste, elle inscrit parfaitement la parole de Jésus dans l'ensemble de tous les textes vus jusqu'à présent, une démarche réconciliatrice d'amour pour une relation restaurée et même rehaussée entre l'homme et Dieu. Mais bien des dimensions, également fondamentales, sont encore à exposer. Nous les aborderons avec l'étude de la pensée sur le salut de quelques autres rédacteurs du NT.

* *
*

Dans l'évangile de Marc, Jésus enseigne plus par ses actes que par ses paroles. Sa mort, avec un accent douloureux et sublime, parle le même langage que sa vie. La puissance de sa mort, en tant qu'événement ponctuel, peut encore toucher le centurion qui sommeille en chacun de nous. Mais le don de sa vie, action et réalité durable, a une puissance plus forte encore. Elle n'est pas seulement incitation à la foi. Elle n'est pas que victoire sur les réalités démoniaques. C'est une dynamique, une vie qui, si nous le voulons, peut agir en nous et nous constituer, en tant qu'individu et que communauté, comme son peuple, son Église, en compensation généreuse d'une multitude en rébellion contre lui. Telles sont quelques-unes des leçons de Marc sur le salut de Dieu.

Philippe AUGENDRE
Manosque, le 8 novembre 2008